

***La Mouche* d'Alfred de Musset, petit divertissement libertin au service d'une moralité**

LÍDIA ANOLL
Universitat de Barcelona

Resumen:

Con este artículo pretendemos llevar a cabo el estudio de *La Mouche*, última creación literaria de Musset, tanto desde el punto de vista formal como de contenido, al tiempo que intentamos poner de relieve su filiación con la literatura libertina del siglo XVIII y con la de los grandes clásicos.

Palabras clave:

Literatura siglo XIX. Géneros narrativos.

Abstract:

This paper aims to present a study of the last of Musset's creations from the point of view of its form and content. It also seeks to highlight its relationship with the libertine literature of the eighteenth century and with Classicism.

Key words:

Literature nineteenth century. Fiction story.

La Mouche, nouvelle qui fait l'objet de notre travail, a été écrite à la demande du *Moniteur universel*. C'est donc dans ses feuilletons des 23, 24, 30 et 31 décembre 1853 et du 6 janvier 1854 que parut celle qui devait être la dernière nouvelle d'Alfred de Musset. D'après son frère, elle ne fut pas écrite d'un trait: les derniers chapitres ne furent rédigés qu'au moment où les premiers étaient livrés à l'impression. De ce fait, les éditeurs ont dû faire confiance aux paroles de Musset qui, ayant intitulé la nouvelle *La Mouche*, avouait qu'elle en était le personnage principal bien qu'elle n'apparaissait pas dans les premières livraisons. Nous imaginons que les lecteurs du XIX^e siècle ont été aussi intrigués que nous-mêmes par cette mouche qui tardait à se montrer. En fait, les mouches, guêpes, abeilles et autres petits insectes ont eu très tôt leur place dans l'histoire littéraire: Aristophane, les écrivains du XVI^e siècle –par le biais des classiques–, La Fontaine, plus tard Sartre, pour n'en citer que quelques-uns, leur ont rendu hommage, mais de quelle mouche s'agissait-il cette fois-ci? D'une «mouche à miel» comme celle qui avait blessé le petit enfant Amour? De la Duchesse du Maine?¹ D'une «fine mouche» comme il y en avait tant dans cette cour où se déroule le

1 Anne Bénédicte Louise de Bourbon-Condé (1670-1753), duchesse du Maine dite «la Mouche à Miel» à cause de l'abeille de son blason.

récit de notre choix? D'une de ces mouches dont se paraient les élégants et les élégantes des XVIIème et XVIIIème siècles et dont *La Faiseuse de Mouches* nous a appris la variété²? ou, tout simplement, d'une mouche quelconque venue troubler le silence d'un lecteur sensible? Ce n'est pas nous qui allons dévoiler, rien qu'en commençant, un secret que Musset a voulu garder jusqu'au dernier moment. Puis, ce serait bien peu sage de dire aux quatre vents ce que le héros de notre conte a su celer si intelligemment. En son honneur nous citerons les mots contenus dans la *tonadilla* espagnole, *El majó discreto*, qui lui conviennent à merveille et qui, du même coup, nous acquittent de notre silence:

Mas si no es mi majó un hombre /que por lindo descuelle y asombre, / en cambio es discreto /y guarda un secreto [...] / ¿Cuál es el secreto / Que el majó guardó? / Sería indiscreto / Contarlo yo.

Ce récit fait sentir, dès le début, des échos bien connus aux lecteurs de littérature libertine. Qui ne se souvient de cette Mirzoza, favorite du sérail de Mangogul, qui se plaisait à lire les cancans de la cour à un sultan désœuvré, désireux de posséder un talisman rien que pour entendre les confidences des bijoux féminins de son entourage? Musset s'amuse donc à pasticher *Les bijoux indiscrets* en situant son récit à un moment tout proche de la parution du roman du philosophe,³ en faisant des allusions directes, en ce cas, au caractère de Louis XV, dans un cadre d'indolence totale, et il n'hésitera pas, vers la fin, à refaire, par le biais du narrateur, le portrait de madame de Pompadour, en citant Latour et Diderot,⁴ qui furent ses portraitistes, dans deux domaines différents.

La nouvelle en question montre les péripéties du jeune chevalier de Vauvert qui cherche la protection royale pour obtenir un poste qui lui permettrait d'épouser sa bien-aimée. Comme dans la plupart des romans d'initiation du XIXème siècle, le jeune homme passe par la femme (même s'il y est conduit par le hasard) pour arriver au mari; passe par la femme pour se faire une place dans ce monde qui est, dit-on, façonné par les hommes. Une petite remarque pourtant: le soi-disant mari était Louis XV; la soi-disant femme sa favorite, Antoinette Poisson, mariée à Charles-Guillaume Lenormand, sieur d'Étioles, et que la postérité a connue sous le nom de madame de Pompadour. La fin heureuse du parcours initiatique du

2 Les rondes étoient, les plus vantées: on les appeloit assassins; celle que l'on collait près de l'œil, la passionnée; au coin de la bouche, la baiseuse; sur les lèvres, la coquette; sur le nez, l'effrontée; sur le front, la majestueuse; au milieu de la joue, la galante; sur le pli de la joue en riant, l'enjouée... *La Faiseuse de Mouches*. Lette à N. vers 1661. Nous trouvons cette pièce dans la quatriéme partie, p. 54-63, du Recueil de pièces en prose les plus agréables de ce temps, composées par divers auteurs. Paris, Ch. Sercy, MDCLXI 1 in-12.- La faiseuse dont il s'agit ici est sans doute celle chez qui il étoit de bon ton d'aller se fournir, et qui se trouve vantée dans le dernier couplet d'une chanson sur les mouches que Tallemant cite dans *Histoirettes* (D'après:http://www.textesrares.com/poesie/b7_9.htm).

3 *Les Bijoux* ayant été imprimés en janvier 1748.

4 «Et Latour, avant Diderot, a pris pour faire son portrait la poussière de l'aile d'un papillon»(Musset 1960: 682). L'affirmation ne serait pas juste, car Quentin de La Tour, portraitiste officiel de Louis XV, avait fait le portrait de madame de Pompadour en 1755.

jeune chevalier de Vauvert, amoureux de mademoiselle d'Annebault tient autant au pouvoir exercé par la marquise sur le roi qu'à la discrétion du jeune homme. Le stratagème final où madame d'Estrades semble comploter contre madame de Pompadour, simple jeu conçu par madame de Pompadour elle-même dans la fiction, avait eu, à ce que l'on dit, sa part de vérité dans la vie réelle.⁵

La division du texte en sept chapitres nous semble fort significative, vu le symbolisme des nombres, et convient parfaitement à un récit qui serait toujours à recommencer dans une société où la bonne fortune des jeunes est à la merci du caprice royal... ou du pouvoir des concubines. Nous allons les étudier en détail tout en mettant en relief les éléments qui servent la trame, et en précisant ceux qui, comme les figurants d'une comédie, contribuent à donner son unité au récit.

Dans le premier, comme il convient à une nouvelle, le problème est présenté dans toute son étendue de façon originale, subtile, permettant au lecteur de constater les «vertus» du roi et le savoir faire de madame de Pompadour. En fait, le récit débute par une allusion à la querelle de l'impôt des deux sous,⁶ que l'on reprendra vers la fin, et qui montre déjà la suffisance-prépondérance de madame de Pompadour. Le cadre est bien celui des *Bijoux indiscrets*, moins exotique il est vrai, mais non pas moins significatif: «pour se désennuyer de ses plaisirs, [le roi] se faisait lire par sa favorite tout ce qu'on trouvait de curieux à la poste» (p. 655).⁷ C'était, bien sûr, une façon amusante de connaître les intrigues de la cour,⁸ mais ce *décachetage* qui amusait tant le roi et auquel se plaisait sa maîtresse, aurait pris un nom bien différent et aurait été lourd de conséquences s'il avait été l'affaire de tout autre que le roi.

Un soir, parcourant un paquet de lettres, madame de Pompadour en découvrit une qui l'amusa profondément. Le roi, qui se trouvait assis auprès du feu, «mélancolique à son ordinaire», voulut connaître la cause de cette gaieté. «C'est que je trouve là, répondit-elle, une lettre qui n'a pas le sens commun, mais c'est une chose touchante, et qui fait pitié» (p.655). Le chevalier de Vauvert y racontait (sans se nommer) sa détresse à sa bien aimée, mademoiselle d'Annebault, nièce de madame d'Estrades, à la façon d'un romantique exalté et sensible, tout en se plaignant de l'attitude du roi, dont il n'oubliait pas de faire les éloges, qui n'avait pas voulu lui accorder le poste qu'il réclamait, ce qui le mettait dans la situation limite d'avoir à renoncer à son grand désir: l'épouser. La lecture de cette lettre, pourtant, ne fait pas que nous montrer le problème du chevalier; par elle on constate sinon l'atmosphère

5 Madame d'Estrades, née Huguet de Sémonville, était veuve de Jean d'Estrades, fils de Charlotte Lenormand, tante de Lenormand d'Étioles, mari de la Pompadour. Ainsi madame d'Estrades était, par alliance, la cousine germaine de sa protectrice. Celle que madame de Pompadour appelle ici «ma bonne amie», peu de temps après, fut disgraciée avec M. d'Argenson, pour avoir conspiré réellement contre elle.

6 Il s'agissait d'un impôt provisoire, concernant le monde de l'édition, que l'on établissait lors des circonstances difficiles pour les finances de l'État. En 1756 il avait été réinstauré encore une fois, ce qui avait provoqué une violente hostilité où les Parlements avaient pris une part prépondérante.

7 Tous les numéros de page accompagnant les citations se rapportent à Musset 1960.

8 Ce n'était, à coup sûr, un amusement innocent. S'il se divertissait de ces intrigues, gare à celui qui, de près ou de loin, tenait aux chefs des factions: il était presque toujours perdu. (Musset 1960: 655).

de la cour du moins les traits caractériels du roi et de sa maîtresse: l'indolence, l'insouciance et l'inflexibilité de l'un, la perspicacité et la subtilité de l'autre. Ainsi, une lettre qui ne méritait pas d'attention, est-elle lue en entier, parce que «la fille est jolie», parce que le chevalier fait les éloges du roi («le meilleur des rois», «la bonté bien connue de Sa Majesté» p.657), ce qui semble le flatter énormément, mais non pas par le bon vouloir royal. Madame de Pompadour qui tient, pour une raison ou l'autre, à ce que le roi «l'avale» en entier, se heurte à une objection qui nous surprend d'autant plus qu'elle concerne la forme:

- C'est du mauvais Jean-Jacques, dit le roi. Pourquoi me lisez vous cela?
- Parce que Votre Majesté me l'a ordonné pour les beaux yeux de mademoiselle d'Annebault.
- Cela est vrai, elle a de beaux yeux (p.657).

Rien d'étonnant au comportement du roi, ni à ses paroles, mais bien à l'allusion littéraire: ce Rousseau qui étalerait sur des lettres la souffrance des amants nous semblerait bien celui de *La Nouvelle Héloïse*,⁹ et on n'est qu'en 1756. La lettre du chevalier est pleine d'allusions littéraires, artistiques,¹⁰ culturelles en somme qui ne méritent aucun commentaire de la part du roi. En fait, les précisions du narrateur concernant la culture du roi ne seront pas trop flatteuses.¹¹ Madame de Pompadour insiste sur la parenté du chevalier et de mademoiselle d'Annebault: si celle-ci est la nièce de madame d'Estrades, le chevalier est un parent éloigné de l'abbé Chauvelin avec lequel Louis XV ne sympathisait guère.¹² Cette filiation servira l'intrigue: le roi ne voulant pas accorder le poste souhaité au jeune chevalier parent d'un «janséniste».

Avant de continuer, et pour rappel, reprenons les éléments de ce premier chapitre qui sont à la base du récit et dont la plupart serviront l'intrigue: le caractère du roi, la prépondérance de La Pompadour, la lettre d'amour qu'une main habile a insérée dans la correspondance royale, la parenté des deux amants. La querelle des impôts, si elle est à retenir, ne fait pas partie de l'essentiel.

Par la suite, Musset s'est montré très habile dans l'art du récit, retardant à volonté

9 *La Nouvelle Héloïse* a été publiée en 1761.

10 Rapport aux musiciens que le chevalier cite, on se demande si un jeune homme de vingt ans, même cultivé, pouvait connaître à l'époque Duni, qui n'arriva en France qu'en 1757. Pour Lulli et Rameau la chose est différente.

11 À titre d'exemple: «Le roi se piquait de savoir la France par cœur, c'est-à-dire la noblesse de France. L'étiquette de sa cour, qu'il avait étudiée, ne lui était pas plus familière que les blasons de son royaume: science bien courte, le reste ne comptant pas» (p.656).

12 Henri-Philippe de Chauvelin (1716-1770) était conseiller au Parlement et chanoine de Notre-Dame. Il fut l'un des rédacteurs des remontrances que le Parlement adressa au Roi lorsque celui-ci interdit au Parlement toute poursuite contre les prêtres qui refusaient les derniers sacrements aux Jansénistes. Le 9 mai, le roi exila un certain nombre de conseillers, et en fit emprisonner quatre au Mont Saint-Michel. L'abbé Chauvelin en était (p.1164).

le dénouement, allongeant les premiers chapitres par des détails de tout ordre: éléments qui servent l'intrigue, éléments d'ordre culturel, renseignements au lecteur, etc., et équilibrant les différentes parties afin d'arriver à un dénouement rapide, par deux chapitres assez courts, mais de longueur inégale, dont le dernier est mené avec cet art et cette grâce auxquels nous a habitués son théâtre et qui viennent en ligne droite de Marivaux.

Le deuxième chapitre se passe bien loin de la cour. Le chevalier qui avait écrit avec des larmes la lettre dont le roi se moquait dialogue avec son père. Il expose sa décision d'aller à Versailles, coûte que coûte, mais sans aucune idée arrêtée. Dans ce dialogue, l'image de madame de Pompadour n'est pas trop flatteuse. Le père établit la comparaison entre madame de Châteauroux «qui était belle au moins et ne coûtait rien» et «cette Étioles, cette Le Normand, cette Poisson insatiable»¹³ et étale par la suite toutes les richesses qu'elle entasse, faisant remarquer la situation du peuple «qui sue sang et eau» (p.660) pour entretenir la maîtresse du roi. Les deux voix du dialogue contrastent énormément: le jeune homme ne possède pas les éléments suffisants pour juger hommes et faits, et il ne le fera point, montrant par là un trait de son caractère, l'honnêteté, qui conférera au récit toute sa fraîcheur. Le père n'oublie pas de faire allusion aux charmes de la Pompadour, mais avertit son fils de l'impossibilité qu'il aurait de les constater, car elle «est aussi invisible dans ses petits boudoirs de Brimborion que le Grand Turc dans son sérail» (p.661); de lui rappeler le rituel de la cour: on n'accède pas à Sa Majesté sans être présenté, et même dans ce cas, on n'est jamais sûr d'avoir un regard royal; que tout dépend des protections et que la seule sur laquelle il aurait pu compter ne serait pas la bienvenue en ce moment.

L'entêtement du jeune amoureux est plus fort que tout, et il répond à son père un peu à la façon de Louis XV dans le premier chapitre, accordant plus d'importance aux mots qui se rapportent aux charmes de la Pompadour qu'à tous les aspects critiques. Il vante ses pieds «charmants», son esprit, et n'ose pas accepter qu'elle n'ait point de cœur à cause de ses qualités artistiques,¹⁴ ce qui prouverait que l'on connaissait pas mal les mérites de cette femme qui, d'après ce qu'on dit, n'était pas jolie, n'était pas aimée du roi,¹⁵ mais devant laquelle il cédait, il pliait. Le père conseille mais il n'ordonne pas. Le jeune homme est prêt à tout braver pour l'amour de mademoiselle d'Annebault et il partira à Versailles accomplissant par là le vœu exprimé au commencement de ce chapitre.

13 Les mots du père ne s'accordent pas trop avec ce que l'histoire dit d'Anne Marie de Nesles (1717-1745), madame de Châteauroux, mais il se peut que ce qu'elle a tiré du roi soit sans importance comparé à ce qu'en a tiré la Pompadour. Voyez à ce sujet Musset 1960: 1164.

14 Si cela peut sembler un peu bizarre que le jeune homme connaisse les qualités artistiques de madame de Pompadour, il n'en est pas moins vrai qu'elle aimait le théâtre, qu'elle chantait, qu'elle jouait des pièces, même si ce n'était que pour distraire le roi et se l'attacher. Il est à remarquer, pourtant, qu'appartenant à une famille de grands banquiers parisiens, elle avait reçu une éducation parfaite.

15 Ces renseignements ne seraient pas tout à fait justes, du moins en ce qui concerne sa beauté, car Jeanne-Antoinette Poisson fut bientôt connue comme une des femmes les plus belles et les plus spirituelles de Paris. Introduite à la Cour à l'âge de 24 ans, quatre ans après son mariage avec Charles-Guillaume Le Normand d'Étioles, elle devint la maîtresse de Louis XV qui la fit marquise de Pompadour. S'il est vrai qu'à l'époque où Musset encadre son récit, il y avait déjà cinq ans qu'elle ne jouissait plus de la passion du roi, il n'est pas moins vrai qu'elle resta jusqu'à sa mort, à 43 ans, en 1764, son «Amie nécessaire» et sa confidente.

Remarquons que ce que le narrateur met en valeur ce sont des traits caractériels concernant le chevalier ou la marquise, préparant de la sorte le comportement que nous leur verrons à la cour: opiniâtreté, galanterie, foi en ses vertus de la part du chevalier; savoir faire, coquetterie, foi en ses charmes de la part de la marquise. Il insiste, aussi, sur la difficulté d'accéder à quoi que ce soit auprès de ces gens uniquement sensibles à tout ce qui flatte leur vanité.

Le troisième chapitre, le plus long du récit, est aussi le plus varié. Les péripéties se multiplient: le titre de la pièce de Marivaux, *Le jeu de l'amour et du hasard*, conviendrait tout à fait aux démarches du chevalier. Sans se soucier de tout ce qu'on puisse dire au sujet des voyages et de l'amour, il part. Il échange, en route, sa voiture par un bidet de poste et arrive à l'auberge du Soleil, enseigne du temps de Louis XIV, à Versailles, vers cinq heures du soir. Là habitait un vieux prêtre de sa connaissance qui avait un neveu abbé à la cour. Le jeune homme sachant très bien que les bons rapports ne sont jamais à dédaigner lui raconte ses misères. Il apprend par lui que ce soir même il y a opéra à la cour et que, justement, il avait un mot de M. le duc d'Aumont qui pourrait faire son affaire: «Tâchez de vous trouver sur le passage du roi au petit foyer. Un regard, et votre fortune est faite» (p.663), lui dit le jeune abbé. Ses mots ne font que renforcer sa décision. Il s'acheminera vers l'inconnu habillé par les soins d'une servante de l'auberge. Ce «Il avait vingt ans» concluant, que le narrateur laisse tomber en fin de paragraphe, est lourd de sens: jeunesse, inconscience, hardiesse, fraîcheur, pouvoir de séduction, tout y est. La suite nous aidera à le découvrir.

Le chemin initiatique se veut presque burlesque. Le chevalier arrive lorsque l'opéra a déjà commencé et, faisant semblant de connaître le chemin, ne se laisse pas conduire. Le lecteur suit le chevalier dans son vaste périple admirant avec lui les beautés de la cour, sa magnificence, ses corridors, ses portes secrètes, la somptuosité de l'architecture, les petits détails oubliés, dirait-on, çà et là, l'air de volupté que l'on respire dans certaines pièces, bref *Les mille et une nuits...* à la française, qu'il voudrait bien partager avec son Athénaïs. Cependant, un esprit quelque peu lutin semble s'amuser à le punir de sa fierté première le faisant égarer une fois et une autre dans ces vastes corridors. Les huissiers de Musset miment tout à fait les vrais huissiers: ils débitent un itinéraire qu'ils connaissent par cœur, mais qu'aucun néophyte ne serait capable de retenir. Le jeune homme est renvoyé d'un endroit à l'autre et obligé de refaire son chemin. Le narrateur compare la situation du chevalier de Vauvert à celle que l'on découvre dans les gravures des *Antiquités de Rome* de Piranési,¹⁶ invitant le lecteur, par une description détaillée de ces «rêves», à le suivre dans un périple assez labyrinthique.

Le hasard qui, nous l'avons vu, s'est déjà présenté lors de l'entretien avec l'abbé, sous forme d'un mot de M. le duc d'Aumont, s'entête à ne pas quitter des yeux notre chevalier. On dirait qu'il l'avait égaré à volonté afin de le conduire devant le petit foyer juste

16 Musset se sert ici d'un renseignement de toute actualité, car les *Antiquités de Rome*, eau-forte de Piranési, date de 1756, année où se déroule l'histoire contenue dans le récit.

au moment où l'on ouvrait grande la porte et qu'apparaissait celui qui était la cause de son désarroi : Louis XV. Le concert venait de finir. «Le taciturne monarque passa à travers ces fleurs, ces belles dames, et toute cette cour, gardant sa solitude au milieu de la foule» (p.669). Pas même un regard pour le jeune homme, pour personne d'ailleurs. Lui, le maître absolu, lui, qui a le pouvoir de changer la destinée des mortels, qui pourrait bien assurer la fortune du jeune amoureux, combler ses souhaits, ne s'intéresse à rien ni à personne! Pouvait-il s'étonner? Son père ne l'avait-il pas prévenu? Mais, ce hasard qui le suit comme une ombre n'a pas encore joué sa dernière carte: voilà qu'une jeune dame assez jolie apparaît dans toute sa splendeur. Elle donne la main à un seigneur tout parfumé et lui parle tout bas derrière son éventail. La fascination du chevalier est rompue par cet éventail qui part tout d'un coup et tombe sous un fauteuil, tout près du chevalier. Le temps d'un éclair, il met un genou à terre pour le ramasser, et sans se relever, il offre l'éventail à la jeune femme. Elle lui sourit et le remercie d'un signe de tête et d'un regard qui le transporte. Vous qui me lisez, vous savez déjà de qui il s'agissait, pas besoin de vous le dire: «Cette jeune dame était la petite d'Étioles, comme l'appelaient encore les mécontents, tandis que les autres, en parlant d'elle, disaient «la Marquise», comme on dit «la Reine» (p.669). Qu'advientra-t-il de notre chevalier? Les prémonitions paternelles avaient été justes en ce qui concernait le roi; en serait-il de même en ce qui concerne sa maîtresse?

La variété de sujets de ce troisième chapitre, ses longues descriptions, ses «parcours culturels», le désarroi du chevalier dans ce Versailles somptueux, retardent cet événement capital, l'apparition de madame de Pompadour, et l'anecdote qui mettra chevalier et marquise en rapport. Du coup apparaît sur scène l'élément qui sera comme le leitmotiv de leurs rencontres: l'éventail.

Le début du quatrième chapitre est un hymne à l'espérance, à la foi: «Celle-là me protégera, celle-là viendra à mon secours!» (p.670). Sa certitude prouve, encore une fois, que les attributs physiques exercent un grand pouvoir non pas seulement sur les rois, mais sur tous les hommes. Notre jeune héros se fie à «ces yeux si fins et si doux, cette petite bouche railleuse et délicieuse, ce petit pied noyé dans un pompon...» (p.671). Un souci, pourtant, vient ébranler sa fermeté: qui le présenterait à la marquise? Dans cet état d'esprit où la foi et le doute se donnent la main, il écrit une longue lettre (dont le narrateur nous fait grâce) à mademoiselle d'Annebault, et il prend la grande décision des courageux: aller de l'avant! marcher! sans abbés protecteurs, ni amis, ni confidents. La belle aventure qu'il gardait dans son cœur ne devait pas être profanée; le regard de la marquise lui appartenait en entier, «le hasard avait fait pour lui une chose inouïe, incroyable, et ce devait être un secret entre lui et la fortune» (p.670). Sans trop se soucier de sa tenue, ses pas le conduisent vers Trianon. Arrivé à la grille, les questions se présentent à son esprit à la manière d'une cascade, mais, en même temps le courage lui revient (avec une petite teinte d'impertinence, soyons sincères) et la première chose qu'il fait est de braver le suisse qui se trouve à la porte. Le pauvre Cerbère était là pour

une raison bien concrète, la seule qui ne convenait pas à notre chevalier: interdire le passage aux intrus. De fil en aiguille les questions et les réponses se succèdent, mais le chevalier se permet des mots, un ton et des attitudes que, s'ils conviennent à un gentilhomme – nous n'en savons rien –, ils ne conviennent pas du tout à un homme gentil. Le temps des insultes, des pots-de-vin, des déconvenues... pour que le hasard prépare son entrée sur scène, cette fois-ci sous forme de pluie : de gros nuages arrivent et, avec eux, la pluie, qui oblige nos acteurs à se protéger dans les coulisses, autrement dit, la maison du concierge, où la scène continue. Tout à coup, un page arrive, quelqu'un qui a bien sa lettre, son mot de passe et tout ce qu'il faut. Ce qu'il apporte est de toute importance, à ce qu'il paraît; c'est pourquoi il donne «de l'éperon; le cheval, arrêté un instant, [veut] reprendre son train, [manque] du pied, [glisse] sur la terre humide et [tombe]» (p.674). Notre chevalier n'hésite point; d'un coup de main habile, il réussit mieux que personne à relever l'animal, mais il ne peut rien –semble-t-il– pour le pauvre cavalier qui reste là «tout couvert de boue et pouvant à peine marcher en boitant» (p.674). Mais voici que ce nouveau Candide (jugez-en le ton et l'expression),¹⁷ messenger royal, messenger divin pour le chevalier de Vauvert, lui demandait d'accomplir la mission dont il avait été chargé: apporter cette «grande enveloppe dorée d'arabesques, accompagnée du sceau royal» (p.675), à madame la marquise. Et le voilà, de ses deux pieds, mais comme si c'étaient des ailes, sur le chemin de Trianon.

Le lecteur qui, à coup sûr, veut connaître le dénouement, aura encore à patienter: la fin du conte ne fait que se dessiner. Le chevalier, obtiendra-t-il la faveur royale? Pourra-t-il épouser mademoiselle d'Annebault? Et la mouche, la fine mouche ou la mouche impertinente, peu importe, où est-elle? Patientons et faisons confiance à la parole et à l'art de Musset.

C'est le cinquième chapitre qui nous montre l'entrée triomphale du chevalier au château. À ses lèvres, un mot de passe: «Ordre du roi!»; à sa main, une lettre qui doit être livrée personnellement. De même qu'il y a de petits bonheurs il y a des petits hasards, certes, mais cette fois-ci on dirait du hasard sur mesure. Les mouvements du huissier lui apprennent les ressorts de la vie à la cour et le conduisent dans ce dédale, sorte de poupée gigogne, qui mène aux domaines personnels de madame de Pompadour.¹⁸ Comme nous l'avons vu à Versailles, il va d'émerveillement en émerveillement, contemplant les magnificences de Trianon, ses galeries, ses jardins, se laissant entraîner par tant de beautés. Le lecteur, non moins ébloui que le chevalier, parcourt ce chemin initiatique conduit par le narrateur, qui se plaît à illustrer son récit d'anecdotes de la vie à la cour, de cancans, d'architecture, d'art, de petites incursions quelque peu libertines qui émoustillent l'esprit. Histoire de retarder le dénouement et de nous faire prendre conscience de l'énervement du jeune homme. Il en était à son ravissement lors-

17 «Monsieur, dit-il au chevalier, vous êtes gentilhomme, à coup sûr. Vous m'avez rendu un grand service, mais vous m'en pouvez rendre un plus grand encore. Voici un message du roi pour madame la marquise, Et ce message est très pressé [...]. Voulez-vous y aller à ma place?» (pp.674-675).

18 «Un valet de chambre silencieux l'introduisit alors dans un salon, puis dans un corridor, sur lequel s'ouvraient deux ou trois petits cabinets, puis enfin dans un second salon, et le pria d'attendre un instant» (p.673).

qu'une voix toute douce se fit entendre: «Venez, monsieur» (p.677) l'invitant à recommencer un parcours labyrinthique que de Vauvert compara au jeu de cache-cache, mais qui finit par l'entrée sur scène d'une autre voix qui, en prononçant les mêmes mots: «Venez, monsieur» l'introduisit «au seuil du temple qu'habitait la divinité» et dont nous nous plaisons à transcrire l'atmosphère pour le plaisir des uns et des autres:

Il s'avança le cœur palpitant; une douce lumière, faiblement voilée par de légers rideaux de gaze, succéda à l'obscurité; un parfum délicieux, presque imperceptible, se répandit dans l'air autour de lui; la fille de chambre écarta timidement le coin d'une portière de soie, et, au fond d'un grand cabinet de la plus élégante simplicité, il aperçut la dame à l'éventail, c'est-à-dire la toute-puissante marquise (p.677).

Cette fois-ci *Les Mille et une nuits* nous montrent leur côté le plus sensuel. On le lit dans tous les éléments qui composent le tableau; goût des lumières tamisées à la Corot; soies pour le plaisir du toucher, gazes faites pour exciter le désir, pour qu'apparaisse, dans le charme de toute sa personne, *la dame à l'éventail*. Mais, en ce moment, la dame était comme un élément étranger à ce décor, «seule, assise devant une table, enveloppée d'un peignoir, la tête appuyée sur sa main» (p.677), elle paraissait très préoccupée. Le chevalier eut le temps de voir tous les mouvements de son visage, depuis le moment où il lui rendit la lettre jusqu'au moment où, poussant un demi-soupir, elle la laissa tomber sur la table. La lecture finie, madame se montra plus explicite, voire plus familière: elle lui fit remarquer qu'elle n'était pas encore levée, qu'elle ne l'était même pas encore, ce qui expliquait le long parcours des cachettes. Et tout cela dit avec le plus charmant sourire, un sourire dans lequel tout autre qu'un néophyte amoureux de mademoiselle d'Annebault aurait lu une invitation.

Voulant le charger d'une commission pour le roi, elle le pria d'attendre. Mais nous retrouvons là le chevalier honnête et naïf que nous connaissons. Il doit expliquer qu'il est là par hasard, qu'il se trouvait à la porte dans un but tout autre, que le hasard... Et se disant que c'était maintenant ou jamais, il commença à débiter ses malheurs, mais avec une telle grâce, (à laquelle contribuaient les reparties de la Pompadour), et un sens si élevé de la galanterie que la marquise en fut flattée,¹⁹ sans se laisser vaincre pour autant. Elle en vint même à se moquer quelque peu de ce «hasard» qui venait souvent à la bouche du chevalier. Et comme pour lui prouver qu'il ne le disait pas en vain, il prit sur la table l'éventail qu'il venait de voir, le prit et le présenta à la marquise avec le même geste de la veille. À ce geste la marquise le reconnut. Et charmée par tant de grâce elle lui dit: «Je ne vous ai pas remercié, mais j'ai été toujours persuadée que celui qui sait, d'aussi bonne grâce, relever un éventail, sait aussi, au besoin, relever le gant; et nous aimons assez cela, nous autres» (p.679). À ce mot, le chevalier

19 On sait que la Pompadour avait un pouvoir beaucoup plus grand que celui de la reine, mais qu'elle n'avait pas ce titre de noblesse, et pour cause. Mais le chevalier sait profiter de la réponse de la marquise pour lui accorder ce titre, ce compliment auquel, d'après ce qu'on nous dit, elle «était plus qu'habituee, bien qu'on ne le lui fit qu'à voix basse» (p.679).

raconta son affaire avec le suisse, ce qui provoqua un accès de rire à la marquise. Mais ce qu'elle provoqua par la suite, lui demandant son identité, ce fut l'étonnement du chevalier, car, le temps de dire son nom, elle enchaîna avec le contenu de la lettre qu'elle avait lue au roi, en lui disant qu'elle était fort à craindre: quand la mémoire lui faisait défaut, elle devinait. En fait, ce dialogue, jeu amusant qui retarde encore le dénouement, montre un côté quelque peu lutin de la marquise, mais aussi une pleine confiance dans son pouvoir. Elle lui dit de lui donner son placet et de le remettre au roi avec la réponse qu'elle écrira: «Vous irez. Vous êtes entré ici de par le roi, n'est-il pas vrai? Eh bien, vous entrerez là-bas de par la marquise de Pompadour, dame du palais de la reine» (p.680). Le chevalier de Vauvert, toujours servi par le hasard, avait apporté à Madame de Pompadour ce titre «Dame du palais de la reine» qu'elle désirait depuis six ans. Le jeune-homme «lui plaisait comme une bonne nouvelle».

Au lecteur de faire attention, maintenant, à tous les mouvements de nos deux acteurs. Madame s'apprête à écrire au roi. Elle réfléchit, elle s'arrête, elle balance, elle écrit, elle rature... Le chevalier, debout derrière elle, l'observe. Timide, il ose à peine lever les yeux sur tant de beautés, mais un beau miroir de Venise lui renvoie le côté qu'il ne peut pas voir. Et ce qu'il voit, son père l'avait bien dit, n'est pas à dédaigner. Tant il en est, qu'il se trouve, au dire de la marquise, à parler à voix haute, lorsque, dans son for intérieur, il balançait entre la beauté d'Anaïs et celle que le miroir lui rendait. Le peignoir de madame avait glissé quelque peu sur son épaule: le chevalier n'en fut pas troublé. Une chose, pourtant accapara toute son attention.²⁰ Le jeu du miroir fut décisif, car la marquise, «tenant sa plume en l'air, regardait le chevalier dans la glace» (p.681). Le coup d'œil qui s'y échangea, «coup d'œil auquel les femmes ne se trompent pas, [disait] d'une part: «Vous êtes charmante», et de l'autre: «Je n'en suis pas fâchée.» (p.681), ce qui n'empêcha pas, pourtant, madame de Pompadour de rajuster son peignoir, tout en disant: «Vous regardez ma mouche, monsieur?» Et lui de répondre: «Je ne regarde pas, madame; je vois, et j'admire» (p. 681).

La fin de ce chapitre répond tout a fait à ce jeu de galanterie teinté de libertinage que Musset, en bon héritier du XVIIIème siècle, chérissait bien. Mots et gestes sont d'une grande portée: elle tend au jeune homme son bras nu, après avoir relevé un flot de dentelles; le jeune homme s'incline et effleure à peine du bout des lèvres les ongles roses de la marquise. Elle trouve un peu trop de modestie dans ce geste. Ce qu'elle avait entendu de la bouche du chevalier promettait davantage, à coup sûr. Mais les paroles de la marquise, lui remettant son message, devaient être pour quelque chose dans son attitude:

Adieu, monsieur. Tâchez de vous souvenir que cette mouche que vous venez de voir, il n'y a dans le royaume que le roi qui l'ait vue; et quand à votre ami le hasard, dites-lui, je vous prie, qu'il s'accoutume à ne pas jaser tout seul aussi haut que tout à l'heure. Adieu, chevalier» (p. 682).

²⁰ «Sur l'épaule frêle, blanche et mignonne de madame de Pompadour, il y avait un petit signe noir qui ressemblait à une mouche tombée dans du lait» (p.681).

Ces mots qui, pour tout autre que le chevalier, auraient voulu dire tout simplement: «Je compte sur votre discrétion», ont du tomber dans son esprit comme un avertissement lourd de conséquences. Par son geste, il montre qu'il sait se tenir à sa place, qu'il ne se servira pas de l'ascendant que lui octroie cette violation du «terrain» royal.

Le sixième chapitre contraste avec le précédent par sa longueur, son ton, son décor. Le chevalier se trouve de nouveau à l'auberge du Soleil. Trois jours se sont écoulés depuis l'entretien avec madame la marquise, temps plus que nécessaire pour éprouver toute sorte de méfiances, de désespoirs, de haines. Les renseignements du père, exprimés sous forme de soupçons et de certitudes, se font jour dans l'esprit du jeune homme. Il se dit que c'est simplement parce qu'il a été sensible à ses charmes qu'elle lui a voué un certain intérêt, (mais soyons sincères, ces charmes «sont véritablement incomparables»), et qu'en somme, elle s'est moquée de lui.

Il en était à ce point lorsque quelqu'un frappa à sa porte. C'était l'homme osseux à qui il avait dit d'un ton fier, en entrant à Trianon: «Ordre du roi!» et qui l'avait introduit dans les domaines de madame de Pompadour. Après un grand salut, il débite son message à la manière des vieilles duègnes: «Il y a ce soir, monsieur le chevalier, bal masqué à la cour, et madame la marquise m'envoie vous dire que vous êtes invité» (p.683). Comment savait-elle, madame la marquise, que le jeune homme logeait à l'auberge du Soleil? Vu que nous sommes dans le domaine du conte, rien ne doit nous étonner. D'autre part, n'avait-elle pas dit: «quand la mémoire me manque, je devine»? Alors, trêve de questions et suivons les mouvements du chevalier. Comme il avait fait la première fois, il a recours à la servante de l'auberge pour se faire accommoder de son mieux; puis, il va droit au palais, cette fois-ci comme un vrai invité. Mais, pourquoi se sentait-il plus intimidé et plus inquiet que lorsqu'il s'était introduit dans le palais ne connaissant personne? Est-ce qu'il pressentait que son histoire touchait à sa fin et que son dénouement ne dépendait pas uniquement des faveurs royales?

S'il le savait ou non «ce n'est pas dit dans la chanson», c'est-à-dire que le dernier chapitre n'en dit rien, mais ce qu'on peut constater est que le chevalier de Vauvert, ébloui par les splendeurs de Versailles comme il l'avait été la première fois, reste là, tout seul, depuis une heure, sans que personne ait montré le moindre égard à son sujet. Il était, pourtant, persuadé qu'on lui avait dit de venir pour quelque chose. Mais, quoi? qu'attendait-on de lui? ou, qu'attendait-elle de lui? Tout à coup «deux masques tout pareils, assis sur une banquette, l'arrêtent au passage» (p.683). Leur attitude n'est pas du tout encourageante: l'un le vise du doigt; l'autre se lève et va droit à lui. Le dialogue qui s'entame est fort singulier. Le masque n'obtiendra, de la part du chevalier, que des réponses brèves et courtoises, qui ne permettront pas à la dame masquée d'aboutir à ses desseins: diffamer la marquise. Comment sait-elle, pourtant, tout ce qui s'est passé, il y a trois jours, à Trianon? Encore une fois, le chevalier montrera cette honnêteté non dépourvue de naïveté qui fait son charme. Le masque poursuit son entreprise, cette fois-ci, avouant les «imprudences» de la Pompadour. Le narrateur

revient là, par la bouche du masque, à un élément initial, l'impôt des deux sous, qui avait mis tout le parlement contre madame de Pompadour. Le chevalier essaie de s'en tirer de son mieux, se montrant spirituel et galant homme, jusqu'à ce que le masque fasse semblant de s'énerver et avoue son identité: il s'agissait de la comtesse d'Estrades.

Si la mémoire ne lui fait pas défaut, le lecteur se souviendra de la parenté de madame d'Estrades avec la petite d'Annebault. À partir de ce moment c'est le chantage: il aura tout ce qu'il désire s'il accepte de diffamer la marquise. Le jeune homme n'hésite point à répondre négativement à chacune de ses propositions, même si à chaque occasion son amour pour Athénaïs est mis en cause. Il l'aime, certes, de tout son cœur, c'est elle qu'il désire et qu'il veut épouser, mais non pas à ce prix. Le regard de la comtesse continue à interroger de Vauvert: celui-ci n'en démord point. Finalement, elle se perd dans la foule.

Le chevalier ne comprend rien à ce qui se passe. Son honnêteté l'empêche de lire dans les manigances de cour. Exiger, de sa part, une calomnie, et cela pour obtenir la main de sa bien-aimée! Pourrait-il accéder au bonheur par la voie du déshonneur? Noircir, diffamer (il y en avait beaucoup d'autres qui s'en chargeaient volontiers!) «cette bonne marquise», ce sont des choses qu'il ne pourrait jamais faire de son propre gré. Il en était à ces pensées lorsqu'un petit doigt vint toucher son épaule. Un demi tour, et le jeune homme voit devant lui les deux masques qui l'avaient arrêté. Identiques, ils l'étaient, mais à la voix de celui qui commença à parler, le jeune homme se rendit compte qu'il n'avait pas à faire à la même personne, même si elle faisait semblant de continuer son entretien, sa poursuite. La négative du chevalier persiste. À la fin, le masque prend congé du chevalier en disant: «C'est vrai que vous êtes obstiné. Bonsoir, lieutenant» (p.686). À ce mot, le chevalier réagit: «Que dites vous, madame?, et le masque d'ajouter: «Voilà votre brevet et votre contrat de mariage». Et ceci dit, lui jette son éventail. (Un éventail où «les petits amours de Boucher se jouaient sur le parchemin, au milieu de la nacre dorée» (p.686), si vous voulez plus de détails). Qui connaît ce geste connaît l'identité du masque.

À la cour, comme partout, on n'est jamais sûr de personne: madame d'Estrades devait conspirer, plus tard, sérieusement, contre madame de Pompadour, mais en ce moment elles semblaient s'entendre à merveille et jouir de leur complicité. Par cette simulation, elles ont connu profondément la nature du jeune chevalier et on pu constater que ses qualités le rendaient digne d'épouser mademoiselle d'Annebault. Louis XV avait, encore une fois, cédé à madame de Pompadour. Par ce geste, elle participait au bonheur du chevalier et en même temps elle se faisait un allié dans la cour, un «fidèle» qui saurait aussi bien ramasser un éventail qu'un gant pour elle, le cas échéant, capable de garder un secret, même si tout petit, petit comme une mouche, si cela devait blesser la fierté du roi.

De l'avenir du chevalier et de mademoiselle d'Annebault, le conte n'en dit rien. L'amour et l'honnêteté du chevalier nous font présager une alliance éternelle. Quant aux mots de la marquise²¹... à vous, lecteur, d'y lire ce que vous voudrez.

21 «Vous êtes un galant homme, et nous nous reverrons, car vous êtes chez nous. Le roi vous a placé dans la cor-



Si quelqu'un hésitait à affirmer que Musset n'a jamais été absolument ni exclusivement romantique, *La Mouche* serait là pour lui ôter ses doutes. «Héritier de l'esprit français, l'un des derniers nés d'une race qui commence bien avant Marot et à laquelle ont appartenu Molière, La Fontaine et Voltaire», ainsi le définissait F. Lefranc, dans la *Revue d'Art dramatique*, en 1887.²² «Aussi éclectique à propos des Français que des étrangers, il passait de Montaigne à Chénier, et de *Gargantua* aux *Lettres portugaises* sans souci de date ni d'école, appréciant partout la profondeur et la verdeur, la franchise et la délicatesse», affirme Lafoscade (1966: 169). Son goût pour La Fontaine surtout, se traduit dans «le langage sobre et franc», qui caractérise notre conte et dans cette «fleur de sagesse et de gaieté» qu'il respirait volontiers dans ses *Contes*. Son goût du proverbe, de la moralité venait aussi tout droit du grand siècle.

La Mouche condense dans ses pages tout cela et davantage, car ici l'influence classique vient fusionner avec son goût pour le XVIIIème siècle, dont il a retenu «l'élégance des manières, et ce laisser-aller des mœurs qui caractérisent la société, et qui déteignent sur la littérature» (Lafoscade 1966:173).

Ce qui est étonnant, pourtant, c'est que Musset ait produit, à ce moment-là, un conte qui semble puiser dans les profondeurs de sa jeunesse. Reçu à l'Académie Française en février 1852, on nous dit que sa dignité d'académicien lui pesait sur les épaules. Sa source d'inspiration semblait tarie. La biographie qu'Eugène de Mirecourt lui consacre en 1854 ne lui épargne aucun de ses vices, mais lui rend par endroits un vibrant hommage, dont la reproduction de ces mots donne témoignage:

On ne l'a pas admiré, dit Taine, on l'a aimé ; c'était plus qu'un poète, c'était un homme. Chacun retrouvait en lui ses propres sentiments, les plus fugitifs, les plus intimes ; il s'abandonnait, il se donnait, il avait les dernières des vertus qui nous restent, la générosité et la sincérité. Et il avait le plus précieux des dons qui puissent séduire une civilisation vieillie, la jeunesse.²³

Le poète de la douleur, du désenchantement, crée en pleine déchéance un chevalier de Vauvert débordant de vie, de foi, de courage, d'intrépidité. Ce «il n'avait que vingt ans» auquel nous avons fait allusion devait contenir tout un trésor de souvenirs et de regrets. Comme s'il voulait couronner sa vie et son œuvre par quelque chose de frais et de pétillant.

S'il est vrai que de prime abord le lecteur, soupçonnant le pastiche, se méfie un peu de ce récit qui emprunte une situation qui lui est déjà familière, la suite lui prouve que l'auteur a

nette blanche. Souvenez-vous que, pour un solliciteur, il n'y a pas de plus grande éloquence que de savoir se taire à propos...» (p.687).

22 Cité d'après <http://www.musset-immortel.com>.

23 Mirecourt, Eugène de. 1854. *Alfred de Musset*, Paris, J.-P. Roret (Cité d'après BNF, Gallica).

su manier les fils de sa trame d'une façon bien personnelle et élégante. L'élément tant attendu, la mouche, apparaît à la façon d'un météore: le temps de la fascination, et elle n'y est plus. Pourtant, c'est elle qui servira le dénouement, car c'est elle qui amène madame de Pompadour à prononcer ce «gare à vous si...» qu'elle voudra vérifier par la suite. Un bal masqué pour la fin d'un récit qui se déroule au XVIIIème siècle n'est pas du tout déplacé; ces deux masques identiques pour prolonger l'intrigue ne le sont pas moins. La voix frivole, enjouée, aux nuances libertines qui jouit par avance de l'étonnement du chevalier et du plaisir qu'elle lui procurera, résume madame de Pompadour et toute l'âme de ce XVIIIème siècle cher à l'auteur. La moralité, qui donne au récit toute son étendue: «Souvenez-vous que, pour un solliciteur, il n'y a pas de plus grande éloquence que de savoir se taire à propos» (p.687), montre sa filiation avec les grands conteurs classiques.

Il est à remarquer l'élégance et la sobriété du langage, surtout dans les dialogues ou dans la description des moments clés. À titre d'exemple, rappelons l'instant où il découvre la mouche: «Sur l'épaule frêle, blanche et mignonne de madame de Pompadour, il y avait un petit signe noir qui ressemblait à une mouche tombée dans du lait» (p.681). Et ce «Je ne regarde pas, madame; je vois, et j'admire», qui dit tout, sans rien dire, et qui va plus loin, il nous semble, que la contemplation. Deux lignes pour justifier un titre; «une mouche», un tout petit mot, pour mettre en relief la blancheur et la beauté d'une épaule de femme. Plus de vingt pages d'attente pour préparer cet événement, pour faire patienter le lecteur, pour montrer tout son art de conteur.

Pour faire ses adieux à la littérature Musset reprend, donc, avec la souplesse et la fantaisie qui le caractérisent, la frivolité galante et l'aimable corruption du siècle qui l'a précédé. De même que dans ses *Comédies et Proverbes*, il nous y fait entendre des choses assez libertines dans des termes très décents. C'est, d'après Lafoscade, parce qu'«il est resté toute sa vie ce qu'il était à vingt ans, l'admirateur de Faublas et le censeur indulgent de Valmont» (1966: 174).

Un désir, un obstacle, la foi en ses propres forces, la décision de se mettre en marche pour vaincre l'obstacle, les péripéties qu'on subit en route, les épreuves et, enfin, la récompense, voilà les ingrédients d'un conte²⁴ quelconque. *La Mouche* n'a, de ce côté-là, rien d'original. Organiser, assembler ces éléments, les plier à sa fantaisie ou à son imagination, en équilibrer les parties, maintenir les suspens jusqu'au dernier moment pour que l'intérêt du lecteur ne fléchisse point, que ce soit à l'aide d'un éventail, d'une mouche, d'un masque, d'un miroir de Venise, ou d'un sourire de femme: voilà tout l'art du conteur.

Que l'art ne soit pas incompatible avec l'enseignement et la moralité, les classiques l'avaient bien prouvé et réclamé. Sous forme de conte initiatique, Musset présente un cadre assez frivole où il donne libre cours à sa fantaisie, se libère de toute justesse chronologique,

24 Nous tenons à employer le mot «conte» même si nous avons parlé au début de «nouvelle» parce que le ton et les éléments, ainsi que le côté fantaisiste, nous semblent plutôt s'accorder avec le conte.

et fait fi de la vraisemblance. L'apprentissage de la vie se fait partout: dans les palais et dans les chaumières; qu'il ait choisi la cour de Louis XV ne peut pas nous étonner. Quant à la moralité du conte, on pourrait dire qu'elle est faite de multiples facettes qui vont de la force de l'amour à la volonté d'aller de l'avant vaille que vaille, de l'honnêteté au respect paternel, de la netteté de cœur à la simplicité. Musset s'est plu à mettre en valeur les qualités qui aiment le chevalier. Par elles il a attiré ce hasard qui a mené ses pas... En fait, il a conduit le chevalier, de façon magistrale, dans une situation qui lui a permis de voir ses qualités récompensées. Et c'est que les contes sont faits pour cela, pour nous encourager à vivre, malgré tout.

Nos élucubrations initiales sur la mouche n'ont pas été aussi fantaisistes que nous le croyions. L'imagination de Musset a dépassé toutes nos prévisions: ce n'était qu'une simple tache dont la nature avait paré la belle épaule de la marquise. Mais qui pourrait affirmer qu'il en était vraiment ainsi. Vraie? Fausse? En tout cas non citée par la *Faiseuse de mouches*. Intime et discrète autant que les autres étaient publiques et criardes, on pourrait bien l'appeler, la *secrète*. Et pourquoi pas la *royale*, puisque seul le roi y avait droit? De quel nom, le chevalier de Vauvert l'appellerait-il? Vaine question. Nous n'obtiendrions un seul mot de sa part. Les larmes de la princesse Elsbeth sont restées entre son mouchoir et Fantasio²⁵, le secret de la mouche entre le chevalier et un beau miroir de Venise.

BIBLIOGRAPHIE

- DIDEROT, Denis. 1968. *Les bijoux indiscrets*. Paris. Garnier-Flammarion.
LAFOSCADE, Léon. 1966. *Le théâtre d'Alfred de Musset*. Paris. Nizet.
LAUNAY, Michel & MAILHOS, Georges. 1968. *Introduction à la vie littéraire du XVIIIe siècle*. Paris. Bordas (coll. Études).
MUSSET, Alfred. 1960. *Œuvres complètes en prose*. Paris, Gallimard, («Bibliothèque la Pléiade»)
— 1964. *Théâtre I*. Paris. Garnier-Flammarion.

25 «Soyez sûre que cela reste entre votre mouchoir et moi» (Alfred de Musset, *Fantasio*, acte II, sc. V).

